

n'exigerez rien de plus, s'il vous reste quelque humanité.

A ces derniers mots, d'Herbanne hocha la tête d'une façon !... malheureusement trop significative.

—Le plan que vous me proposez, dit-il, est inexécutable.

—Inexécutable ! répéta presque machinalement l'infortunée mère ; pourquoi ? Mais pourquoi donc ?

—Parce que mon oncle, atteint d'une maladie qui laisse peu d'espérance, n'est pas en état de venir à Toulouse.

—Qu'il écrive alors, s'écria Pauline en saisissant avec une anxiété convulsive cette dernière planche de salut, une lettre, et ce sera M. de Livry lui-même qui lui conduira son neveu. Je m'y engage partout ce qu'il a de plus sacré au monde.

—Mais, pendant ces retards, reprit l'inexorable d'Herbanne, mon oncle peut mourir, et alors tout est perdu.

—Pour vous, n'est-ce pas ? répartit amèrement Mme de Livry.

—Pour mon fils aussi. Allez, madame, il n'y a qu'un parti à prendre, celui que je vous ai proposé : vous trouverez ici tout ce qu'il faut pour écrire. Deux lignes de votre écriture au maître de pension à qui vous avez confié mon fils, et je pars, et de ma vie, je ne remettrai le pied à Toulouse. Quoi que vous en disiez, il vous sera facile de justifier aux yeux du monde et de votre mari....

A ce moment on frappa à la porte d'entrée.

—Oh ! murmura Pauline à voix basse et en joignant les mains, n'ouvrez pas ! n'ouvrez pas !

—Rassurez-vous, reprit d'Herbanne, c'est quelqu'un qui se trompe, sans doute ; je n'attends personne.

On frappa de nouveau.

—Qui est là ? dit d'Herbanne.

Une voix répondit du dehors, une voix qui retentit dans le cœur de Pauline comme la trompette de l'archange au jour du jugement dernier.

—Le comte Ferdinand de Livry !

—Mon mari ! balbutia Pauline défaillante ; il sait que je suis ici... où fuir ? où me cacher ? Oh ! n'ouvrez pas ! n'ouvrez pas ! si vous ne voulez me voir mourir à vos yeux.

—Silence ! entrez là, reprit d'Herbanne en lui désignant du doigt la chambre voisine, tout n'est pas encore désespéré... Cachez-vous ! cachez-vous !

En même temps, il poussa Pauline demi-morte dans la chambre dont il referma la porte, puis, avec ce merveilleux aplomb que possèdent certains hommes pour dissimuler leurs impressions

dans les circonstances les plus décisives de la vie, il alla ouvrir à son rival.

—Mon Dieu, monsieur le comte, s'écria-t-il en l'introduisant dans son appartement, je suis désolé de vous avoir fait attendre... Absorbé par des préparatifs que vous comprendrez sans peine à la veille d'un départ... Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir.

—Monsieur, répondit Ferdinand avec un calme qui ne laisse pas que de surprendre son interlocuteur, c'est à moi-même de m'excuser, si je me présente chez vous à cette heure, et surtout si j'ai insisté pour être admis... A vous parler franchement, j'ai longtemps hésité si je viendrais moi-même ou si je vous écrirais. Venir était le plus sûr : une lettre pouvait vous compromettre au lieu de vous servir. D'ailleurs, j'avais une visite à vous rendre, des torts à réparer peut-être... Et comme ce matin on vous a vu venir chez moi, on ne s'étonnera pas que ce soir je sois venu chez vous.

—Monsieur... murmura d'Herbanne qui, de plus en plus ébahi, se demandait où M. de Livry voulait en venir avec un tel préambule.

—Monsieur, vous arrivez d'Espagne ?

—Il est vrai.

—Je ne vous demanderai pas quels intérêts vous avaient conduit dans ce malheureux pays, mais à tort ou à raison on suppose que ce n'était point ceux de la reine régente.

—Monsieur le comte, toutes mes sympathies sont pour le prétendant !... je ne m'en défends pas.

—Eh bien, monsieur, c'est sous ce rapport que je viens vous donner un avis qui n'est peut-être pas sans importance.

—Parlez, monsieur le comte.

—Tout à l'heure je viens d'apprendre chez un des magistrats de la cour royale à qui j'avais été faire une visite, que l'hôtel où vous logez est suspecté de servir de rendez-vous aux personnes qui partagent l'opinion que vous défendiez en Espagne. Le choix que vous en avez fait pour y établir votre demeure a prêté de la force à cette supposition. Ou je me trompe fort ou ce soir même on fera chez vous une visite domiciliaire.

—O ciel ! murmura d'Herbanne, vous avez des raisons pour croire...

—J'ai, répondit M. de Livry, des raisons pour être sûr. L'avis ne m'ayant pas été donné sous le sceau du secret, je n'avais aucun motif pour me taire et j'ai cru en avoir beaucoup pour vous prévenir. Ainsi donc, si vous avez quelques papiers qui puissent vous compromettre, faites les disparaître, vous voilà averti.

—Je n'ai aucune crainte monsieur le comte, mais je n'en demeure pas moins votre obligé.